

La « Dialectique » ou la Philosophie d'Aristote

Métaphysique Livre Λ

" Car le dialecticien est celui qui a une vision d'ensemble,
le non dialecticien, celui qui ne l'a pas." (Platon)*

Comme son nom l'indique clairement, la dia-« lectique » est une « logique », c'est-à-dire une théorie du discours ou du sens et partant de la vérité, celle-ci n'apparaissant qu'avec le dit et n'étant au demeurant qu'une formation adéquate (complète) de ce dernier, le faux en étant au contraire une formation inadéquate (incomplète).

" Car c'est dans la composition et la division [du discours] que consiste le vrai et le faux."¹

On ne peut imaginer un vrai ou un faux *en soi*, en dehors de la *parole* ou de l'*interprétation*. Faute d'une énonciation quelconque, il ne saurait en effet y avoir place pour le véridique et donc pas davantage pour le faux ou le mensonge. Et puisque le logique ou le véridique nomme, depuis Platon, le projet philosophique même, on dira que la *dialectique* constitue l'autre nom possible de la philosophie.

Mais, étant donné que la dialectique (ou la philosophie) remet en cause le(s) principe(s) de ce qu'il est convenu d'appeler également la logique, ou plus exactement la logique formelle, qui semble « normer » le discours scientifique, elle requiert des explications supplémentaires. Et tout d'abord un mot sur cette logique formelle, que l'on baptisera *Analytique*, pour la distinguer précisément de la « dia »-lectique qui, conformément à son étymologie, sera dite logique « syn »-thétique, ne s'avérera pas de trop, afin de vérifier son insuffisance et la nécessité d'une autre logique, la *dialectique* justement.

C'est du reste dans *Les Analytiques* d'Aristote que le(s) principe(s) de la logique formelle ont été pour la première fois clairement explicités ; et de ce livre son auteur lui-même notait le caractère, selon lui, fondamental, principal :

" Il faut en effet connaître les *Analytiques* avant d'aborder aucune science "².

Commençons donc par l'analytique.

* *Rép.* VII. 537 c

¹ Aristote, *Organon* II, *De l'Interprétation* 1, 16 a ; toute citation, non suivie d'un nom d'auteur, est d'Aristote.

² *Métaphysique* Γ 3 1005 b

1. ANALYTIQUE

A s'en tenir au point de départ à son nom même, l'« analytique » apparaît d'emblée comme une tentative de décomposition -tel est en tout cas le sens étymologique du mot « analyse »-, de résolution de tout discours en ses composants ou constituants élémentaires, minimaux. Et puisque le propre du discours est de *relater* (signifier), ses éléments seront saisis sous forme de règles (relations) qui président aux associations ou aux compositions des noms entre eux. Or parmi ces règles l'une paraît absolument fondamentale, dès lors que son non-respect rendrait le discours insensé (inintelligible), la règle de la « non-contradiction », règle que nul ne saurait violer, sous peine de se contredire, et partant, semble-t-il, de ne plus rien dire qui vaille, mais de tenir des propos incohérents, inconcevables même pour leur propre auteur.

" *Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps au même sujet et sur le même rapport, sans préjudice de toutes les autres déterminations qui peuvent être ajoutées, pour parer aux difficultés logiques. Voilà donc le plus ferme de tous les principes, car il répond à la définition donnée plus haut. Il n'est pas possible, en effet, de concevoir jamais que la même chose est et n'est pas, comme certains croient qu'HÉRACLITE le dit : car tout ce qu'on dit, on n'est pas obligé de le penser.*"³

La non-contradiction, la nécessité pour un discours de ne dire qu'une chose à la fois et en même temps sur un même sujet, normerait tout discours et déciderait de sa véracité, toute contradiction se révélant le signe même de l'errance ou de l'erreur (faute logique). Elle formerait ainsi le critère ou le " principe ... [de] vérité " de " toute démonstration ", seul apte à en assurer la cohérence ou la rigueur.

" C'est la raison pour laquelle toute démonstration se ramène à ce principe comme à une ultime vérité, car, il est, par nature, un point de départ, même pour tous les autres axiomes."⁴

Refuser la juridiction de " ce principe ", comme le propose Héraclite, conduirait droit à des aphorismes tout à fait indéterminés, « obscurs », tels ceux du penseur d'Éphèse lui-même – "*Nous descendons et nous ne descendons pas dans le même fleuve ; nous sommes et nous ne sommes pas*"⁵ - voire au silence de Cratyle, son disciple et à sa gesticulation insignifiante.

" Cette manière de voir s'épanouit dans la plus radicale de toutes les doctrines que nous avons mentionnées, qui est celle des philosophes se disant disciples d'Héraclite, et telle que l'a soutenue Cratyle ; ce dernier qui en venait finalement à penser qu'il ne faut rien dire et il se contentait de remuer le doigt ; il reprochait à Héraclite d'avoir dit qu'on ne descend pas deux fois dans le même fleuve, car il estimait, lui, qu'on ne peut pas le faire une fois !" ⁶

Pour éviter ces extrémités, on condamnera la contradiction et on empruntera la voie de l'identité qui seule rendrait possible un discours sensé. On ne cherchera pas à démontrer le bien-fondé de cette voie : celle-ci constituerait la " méthode " même de toute démonstration et devrait donc être admise, au titre de prémisses ou principe absolument premier.

" Le principe, suivant lequel il est impossible d'affirmer et de nier en même temps un prédicat d'un sujet, n'est posé par aucune démonstration, à moins qu'il ne faille démontrer aussi la conclusion sous cette forme."⁷

Aussi on posera que les prémisses ou principes de tout raisonnement, à commencer par le principe de non-contradiction, sont indéductibles ou indémonstrables, toute tentative de les démontrer n'aboutissant qu'à un cercle.

³ *ibidem*

⁴ *ibid.*

⁵ *Frag^t 49 a*

⁶ *Méta. Γ 5 1010 a*

⁷ *Org. IV, 2^{nds} Analytiques I, 11 77 a*

" Et qu'il soit impossible que la démonstration au sens absolu soit circulaire, c'est évident puisque la démonstration doit partir de principes antérieurs à la conclusion et plus connus qu'elle."⁸

Qualifiant un tel cercle de cercle vicieux ou de " pétition de principe "⁹, l'on en proscrira l'usage en science, le réservant aux pseudo-sciences. Mieux, nulle science, digne de ce nom, n'use, semble-t-il, de ce genre de démonstration, les démonstrations scientifiques ne revenant pas "sur elles-mêmes dans la direction du principe, mais ... elles s'avancent en ligne droite"¹⁰, s'éloignant donc bien plutôt de leurs objets premiers ou principes.

Et telle se présente effectivement la procédure générale de toute science positive, dont la mathématique et la physique, celles-ci déployant leurs vérités (théorèmes ou lois) en partant de définitions ou propositions préliminaires (axiomes ou hypothèses) qu'elles ne justifient jamais intégralement, ne les transformant point en résultats. Comme la « mathématique » et la « physique » passent pour le modèle même de la rationalité scientifique, on en conclura : point de science absolue, auto-démonstrative.

" Il serait difficile sinon impossible, de trouver une science qui fût contemporaine de son objet "¹¹.

Paradoxalement ce qui devrait être le plus connu, " les principes " mêmes des sciences, se révélerait être le moins connu, dans la mesure où la science ne pourrait le faire sien, mais serait contrainte à l'admettre, l'induire ou l'intuitionner, au lieu de le déduire (rationnellement).

" Tandis que les principes sont plus connaissables que les démonstrations, et que toute science s'accompagne de raisonnement : il en résulte que des principes il n'y aura pas science. Et puisque, à l'exception de l'intuition, aucun genre de connaissance ne peut être plus vrai que la science, c'est une intuition qui appréhendera les principes."¹²

Leçon d'humilité, de modestie, de prime abord ; la raison serait sommée d'abandonner toute prétention à une connaissance absolue et de s'incliner devant les évidences, les faits ou les intuitions, uniques bases possibles pour une construction scientifique effective quelconque. Au-delà des sciences positives il n'y aurait place que pour des chimères ou illusions métaphysiques (philosophiques) qu'il serait loisible à chacun de partager, mais non d'essayer de faire prévaloir. Caractéristiques de l'enfance de l'esprit humain, les « vérités » métaphysiques (théologiques) ne sauraient plus être considérées comme telles par un " esprit positif ", mûr, qui " reconnaît désormais, comme règle fondamentale que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible " (A. Comte¹³).

Méfions-nous cependant de cette fausse modestie qui, sous couvert de n'affirmer rien des principes, les décrétant même indicibles, ne se prive pourtant pas d'en proposer certains, tel le principe de non-contradiction qu'elle ne tient assurément pas de l'intuition, celle-ci ne pouvant se prononcer sur ce qu'il en est ou pas de l'« être », et ce non seulement parce que l'« être » est un universel, alors qu'elle se limite au particulier, mais, et de manière plus radicale, parce que l'intuition ne se *prononce* sur rien du tout, seule la parole étant habilitée à le faire.

⁸ *ibid.* I, 3, 72 b

⁹ *ibid.* II, 4, 91 a

¹⁰ *De l'âme* I, 3, 407 a

¹¹ *Org.* I, *Catégories* 7, 7 b

¹² *Org.* IV, *2nds Analytiques* II, 19, 100 b ; cf. égal. *Éthique à Nicomaque* VI, 6, 1141 a

¹³ *Discours préliminaire sur l'esprit positif* p. 187 in *Œuvres choisies* (Aubier-Montaigne)

Les partisans du principe de non-contradiction tombent donc sous le coup de leur propre reproche, celui de partir d'une pétition de principe. Aussi la question n'est pas de savoir si en telle ou telle affirmation se cache une pétition de principe, toutes les affirmations en recelant une, dès lors qu'elles outrepassent nécessairement les faits (intuitions), mais et exclusivement de savoir quel est le principe le plus conséquent, le plus important et partant véritablement principal.

Or à une telle question, il n'est qu'une réponse possible, certainement pas celui qui se mécomprend lui-même, s'efforçant vainement, nous l'avons vu, de se faire passer pour une évidence, alors qu'il n'est, ne peut être qu'une position du discours, mais bien et uniquement celui qui n'omet pas sa vraie nature, celle d'exprimer précisément une forme discursive et non une réalité intuitionnable. Et le propre du discours ne réside-t-il pas, à l'encontre de l'intuition, dans la capacité à se réfléchir soi-même ? Refuser à la métaphysique ou à la philosophie le titre de science, sous prétexte qu'elle tournerait en rond, c'est oublier que, ce faisant elle se tient au plus près de l'essence même de la pensée qui, pour autant qu'elle dépasse la simple saisie d'objets -et n'est-elle pas toujours ce dépassement même ?-, se pense obligatoirement elle-même. Partant son cercle n'a rien de vicieux, s'identifiant avec le cercle même de l'esprit ou de " l'intelligence " qui peut parfaitement revenir sur ses propres présupposés et atteindre ainsi les " principes premiers " ¹⁴, pour peu du moins, qu'on ne confonde pas ces derniers avec des substances empiriques (matérielles).

" En effet, en ce qui concerne les réalités immatérielles, il y a identité du pensant et du pensé, car la science théorique et ce qu'elle connaît sont identiques. " ¹⁵

Que dans ce cercle la pensée finisse par se contredire fatalement elle-même, et qu'est-ce que cela prouve sinon que, lorsqu'il s'agit de dire la pensée même et non tel ou tel objet ou fait, la non-contradiction, marque d'une pensée exclusive, finie, séparatrice, qui n'admet que l'alternative *ou ... ou*, n'a plus force de loi. Et si, en se posant, la pensée se contredit c'est bien parce qu'elle n'est pas confrontée à des réalités finies, simples, mais à soi-même, c'est-à-dire à une réalité complexe, infinie, uni-verselle –sujet *et* objet *à la fois*- en un mot " divine " ¹⁶. Loin d'être le principe de la pensée, " le plus ferme de tous les principes ", le principe de non-contradiction n'est qu'un principe dérivé, au champ d'application limité ; il ne vaut que pour les objets (finis). Et donc s'il structure bien les sciences positives prises un à une, il perd par contre de sa valeur, dès lors que celles-ci se transcendent vers la Science, ce qu'elles ne peuvent manquer de faire, pur peu qu'elles essayent de se comprendre elles-mêmes.

De cette transcendance, la mathématique offre un bel exemple, quand elle aborde des notions comme celles d'ensemble de tous les ensembles ou d'infini, soit justement des notions «totales». En traitant de telles idées, forcément réflexives, elle bute sur des contradictions ou des paradoxes. Mais, faute de concevoir ces dernières en leur nécessité, faute d'y reconnaître l'œuvre même de la pensée, obnubilée qu'elle reste par le principe de non-contradiction, elle les laisse sans solution véritable, sauf à appeler solution une théorie qui, comme la théorie des types de Russell, interdit purement et simplement –de quel droit ?- la prise en compte de ces notions.

¹⁴ *Éthique à Nicomaque* VI, 6, 1141 a

¹⁵ *De l'âme* III, 4, 429 b

¹⁶ *Méta.* Λ, 9, 1075 a

Pour «résoudre» réellement la *contradiction*, on recourra donc à une autre logique que la logique mathématique, une logique qui n'admet pas arbitrairement le principe de non-contradiction. Il appartiendra à cette autre logique, fondée sur ce que l'on appellera le principe de contradiction, de prendre la relève de la logique mathématique, soit de substituer à une logique simple et « mono-valente », une logique complexe et « di-valente », seule à nous permettre d'accéder aux vrais principes ou au « Tout » authentique qui hante et justifie la conscience philosophique. Une telle logique, implicite à toutes les sciences, se nommera tout naturellement *dialectique*.

" Toutes les sciences communiquent entre elles par les principes communs. ... Et, de son côté, la dialectique communique avec toutes les sciences."¹⁷

Comment sinon, avec les règles séparatrices de la logique analytique, bâtir un *logos total*, intégrateur, ce qui est pourtant l'ambition de tout philosophe qui prend sa discipline au sérieux ? Jamais, en effet, on ne reconstruira un tout, en partant d'une partition (analyse) préalable, si en même temps que les parties n'est pas déjà donné le principe même de leur « réunion ». Et c'est bien une « totalité » qu'a projeté Aristote lui-même, disciple fidèle en cela, de Platon.

" Le philosophe doit être capable de spéculer sur toutes choses."¹⁸

Force est donc de penser qu'il a dû, pour réaliser un tel projet, outrepasser les formes logiques de l'*Organon*, dont le strict respect lui eût à coup sûr barré la voie d'accès à un « universel » plein, seule préoccupation constante de l'éternelle réflexion ou spéculation philosophique. "Il faut se garder de croire qu'Aristote, en tant qu'il est spéculatif, aurait pensé, progressé selon ces formes qui sont pensés dans l'*Organon* ; car alors il n'aurait pu faire aucun pas, il ne serait parvenu à aucune proposition spéculative" (Hegel¹⁹).

L'*Organon* philosophique véritable ne saurait s'intituler *Analytique* mais ne peut avoir pour titre que *Dialectique*, logique complète dont les " matières ... ne sont enfermées dans les bornes d'aucune science particulière "²⁰, puisque, au contraire, elle se doit de présenter en elle les principes de toutes les sciences.

" Or c'est là l'office propre ou le plus approprié de la *Dialectique* : car en raison de sa nature investigatrice, elle nous ouvre la route aux principes de toutes les recherches."²¹

Et où le Stagirite a-t-il exposé sa *Dialectique*, si ce n'est dans ce qu'il est convenu d'appeler sa *Métaphysique* –mais rappelons que ce titre n'est pas de lui, mais de l'un de ses éditeurs, lui-même s'étant gardé d'affubler d'un titre son ouvrage ou Cours majeur, signifiant par là l'impersonnalité ou l'universalité de son sujet ? Comme celle-ci se réfléchit elle-même dans le *Livre A*, il nous suffira de nous arrêter un instant à lui, pour voir ainsi se préciser la *Dialectique* ou la *Philosophie* –platonicienne-aristotélicienne universelle.

¹⁷ *Org. IV, 2nds Analytiques*, I, 11, 77 a

¹⁸ *Méta. Γ 2*, 1004 a

¹⁹ *H.Ph. III*. p. 605

²⁰ *Rhétorique I*, 1, 1354 a

²¹ *Org. V, Topiques I*, 2, 101 b

2. DIALECTIQUE

Remémorons tout d'abord que la définition péripatéticienne de la philosophie concorde absolument avec celle de Platon.

" La science du philosophe est celle de l'Être en tant qu'être, pris universellement et non dans l'une de ses parties."²²

Son objet est donc l'" être " ou la " substance ", dans la mesure où, quelle que soit l'hypothèse adoptée sur la nature du Tout ou de l'" Univers " –totalité " organique " ou simple agrégat- la substance en est nécessairement le terme premier, en tant qu'elle le sou-tient, qu'elle en constitue le fondement ou l'origine –interne ou externe, selon l'hypothèse choisie, mais on verra que la dialectique résout justement cette antinomie.

" La substance est l'objet de notre spéculation, puisque les principes et les causes que nous cherchons sont ceux des substances. Si l'Univers, en effet, est comme un tout, la substance en est la partie première ; s'il est simplement une série, alors la substance vient encore au premier rang, et après elle vient la qualité, puis la quantité."²³

Toute interrogation sur l'Être ou l'Univers revient fondamentalement à une interrogation sur la substance. Seule une explicitation précise de ce terme –mais est-ce précisément un terme ?- nous permettra de résoudre la question métaphysique-philosophique de l'essence et existence du Tout, souci permanent des philosophes.

" Et, en vérité, l'objet éternel de toutes les recherches, présentes et passées, le problème toujours en en suspens : qu'est-ce l'Être ? revient à se demander : qu'est-ce que la substance ?"²⁴

Du coup s'éclaircira peut-être " le problème du monde ... l'énigme des énigmes " (Husserl²⁵).

Tournons-nous donc vers la " substance " et notons que son concept se scinde d'emblée en deux et ce en fonction des deux préconceptions que nous avons déjà envisagées sur la nature même du Tout (agrégat ou ensemble). Et supposons, dans un premier temps du moins, que l'univers soit ou bien un simple amas de corps ou de phénomènes sensibles (visibles), ou bien une structure qui requiert un principe d'intégration qui soit, lui, incorporel (intelligible). On compliquera, si l'on veut, cette division, en en subdivisant le premier membre lui-même en deux, distinguant entre phénomènes célestes et phénomènes terrestres, les premiers éternels et les seconds passagers, cela donnera alors " trois espèces ou substances ".

" Il y a trois espèces de substances, l'une est sensible et elle se divise en substance éternelle et en substance corruptible. ... L'autre est immobile ".

Reste que la bipartition de la substance sensible est secondaire en regard de la division sensible-intelligible, car, quelle que soit l'éternité ou la régularité des phénomènes célestes, comparée au désordre (« désastre ») des phénomènes terrestres, ils n'en demeurent pas moins des êtres ou substances matériels et relèvent donc de la même science qu'eux, " la physique ". Il n'est que la " substance immobile ", à supposer qu'elle existe, pour exiger " une science différente ".

" Les deux substances sensibles sont l'objet de la Physique, car elles impliquent le mouvement ; mais la substance immobile est l'objet d'une science différente, si elle n'a aucun principe commun avec les autres espèces de substances."²⁶

²² *Méta.* K, 1060 b

²³ *Ibid.* Λ 1, 1069 a

²⁴ *Ibid.* Z 1, 1028 b

²⁵ *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* I. 5. p. 19 (Gallimard)

²⁶ *Méta.* Λ 1, 1069 ab

On comptera pour Un "les animaux, les plantes ..., la Terre ..., les Astres, la Lune et le Soleil"²⁷ et on considérera qu'il n'y a, en toute rigueur, que deux espèces de substances possibles : la substance matérielle et la substance spirituelle, entre lesquelles il semblerait qu'il faille choisir. On retrouve l'antique dilemme - "une interminable bataille" (Platon²⁸)-, matérialisme *versus* idéalisme ; lequel choisir ? Mais, nous le savons déjà, le « père » de la philosophie nous l'ayant enseigné, il s'agit d'une fausse alternative, les deux substances s'impliquant mutuellement, sous l'égide, il est vrai, de la seconde.

Comme néanmoins, et en dépit de Platon, la chose n'a pas encore été bien comprise, il n'est nullement inutile de la « répéter » avec Aristote. Pour cela on commencera par réexaminer la substance sensible, vu que c'est par elle qu'on débute généralement.

" Dans l'opinion courante, c'est aux corps que la Substance appartient avec le plus d'évidence."²⁹

Non content de démarrer par elle, on ne craint pas souvent de s'arrêter à elle, en en faisant la seule substance réelle, à laquelle se réduirait tout – ce qui est la thèse « matérialiste » type. L'existence de la substance immatérielle (immobile) est pourtant indéniable, comme il ressort de l'analyse même de la substance matérielle, et non d'une quelconque considération externe.

" Puisqu'il y a, avons-nous dit, trois sortes de substances, dont deux physiques et une immobile, nous devons parler de cette dernière et montrer qu'il existe nécessairement une substance éternelle immobile."³⁰

Voyons la chose de près. Le propre de tout corps matériel réside dans le changement ou la contingence ; il est "corruptible", sujet à naître et disparaître. A proprement parler, un corps (*a*) n'est pas, il ad ou de-vient ; bref il est en mouvement ou, plus simplement, il mue. Encore faut-il qu'il y ait une raison qui rende compte de son mouvement ou de sa mutation, soit un autre corps (*a'*) qui soit à l'origine du mouvement de *a*. Mais comme *a'* n'est lui-même qu'un corps qui requiert également une raison (*a''*) pour son propre mouvement, de deux choses l'une : ou bien toute la série des corps constitue une série indéfinie (*a'' ... a''', a', a*), ou bien il faut présupposer « hors » de cette série l'existence d'une Raison *A*, cause de toute la série et qui se soit donnée elle-même le mouvement. En fait, entre ces deux possibilités on n'hésitera pas longtemps, puisque, faute de la présupposition d'une telle cause *A*, véritable cause de soi ou "premier moteur" de tout le mouvement des corps *a*, on ne comprendrait point comment ce dernier aurait jamais pu *commencer* ; dans une série indéfinie, il n'y a en effet pas d'*origine* possible et donc pas de quoi rendre raison de l'existence effective du mouvement.

" Si donc tout mû est nécessairement mû par quelque chose, et ou bien mû par autre chose ou bien non, et si c'est par une chose mue, il faut qu'il y ait un premier moteur qui ne soit pas mû par autre chose ; mais si d'autre part, on a trouvé un tel premier moteur, il n'est pas besoin d'un autre. En effet, il est impossible que la série des moteurs qui sont eux-mêmes mus par autre chose aille à l'infini puisque dans les séries infinies il n'y a rien qui soit premier. Si donc tout ce qui est mû l'est par quelque chose, et que le premier moteur, tout en étant mû, ne l'est pas par autre chose, il est nécessaire qu'il soit mû par soi."³¹

²⁷ *Ibid.* Z 2, 1028 b

²⁸ *Le Sophiste* 246 a - 248 c

²⁹ *Méta. Z 2*, 1028 b

³⁰ *Ibid.* Λ 6, 1071 b

³¹ *Physique* VIII, 5, 256 a

Qu'on retourne l'argument dans tous les sens, et si l'on ne *réifie* pas ce " premier moteur " –mais une telle réification n'est point inscrite dans la démonstration- on sera obligé d'en admettre l'être, car il revient finalement et simplement à ré-affirmer l'existence du mouvement réel (nécessaire) en lieu et place d'un mouvement seulement possible (contingent). Or il est clair que la possibilité même du mouvement –fond même, nous l'avons vu, des corps ou de la substance sensible- ne serait pas envisageable, si n'existait pas déjà le mouvement « réel » qui seul donne consistance à l'hypothèse d'un mouvement seulement constaté (probable). Bref, la supposition d'un mouvement "en acte" ou "par soi", en d'autres termes d'un mouvement qui ne puise pas son énergie au dehors et donc d'un mouvement intelligible (perpétuel), et non sensible, est requise par toute position d'un mouvement ou d'une mutation quelconque.

" Il faut donc qu'il existe un principe tel que l'acte même de mouvoir en soit l'essence. En outre, donc, les substances en question doivent être immatérielles, car il faut qu'elles soient éternelles, s'il est quelque chose éternelle ; donc elles doivent être en acte."³²

La physique moderne dit-elle autre chose lorsqu'elle affirme antécédemment à tout mouvement concret, " le principe de la conservation (ou perpétuation) du mouvement " (Descartes³³) ou de l'énergie, principe sans lequel on ne pourrait calculer, déterminer le moindre mouvement particulier ? Sans ce « principe », pure position de l'esprit et non objet donné aux sens, et faute donc d'une relation immuable, ordonnée et universelle, entre les mouvements (phénomènes) sensibles, aucune « loi » physique ne serait jamais apparue. Ce que nous appelons le « monde » (l'univers) ne se distinguerait guère du chaos (contingence), désordre, « néant » informulable. Mais que le néant même soit en fait prononçable et qu'est-ce que cela prouve sinon qu'à la question " *Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien* " (Leibniz³⁴), il n'y a qu'une réponse adéquate : parce qu'il ne peut en être autrement et ce en vertu non pas d'un principe externe mais du principe qui permet de poser cette question même.

Il y a de l'Être, du Mouvement, de la Raison (A) et non uniquement des êtres, des mouvements et des raisons (a), qui ne seraient en ce cas que des non-êtres, dès lors que l'interrogation est soulevée, car le non-être pur est, lui, inconcevable et donc ininterrogeable.

" Puisqu'il est possible qu'il en soit ainsi, et que, s'il n'en était pas ainsi, le monde viendrait de la nuit, de la « Confusion universelle » et du Non-Être, ces difficultés peuvent être considérées comme résolues."

La réponse (solution) gît dans la question même, le fait coïncide ici avec le droit.

" Cela est évident, non seulement en vertu du raisonnement, mais en fait."

Aussi bien on ne demandera rien de plus sur ce sujet. Si mouvement sensible il y a, il y a nécessairement (de toute éternité) Mouvement intelligible, un Principe de « lisibilité » (de mise en mouvement ou en relation) de tous les mouvements et qui n'a, quant à lui, point besoin d'autre mouvement antécédent, étant " acte (mouvement) pur ", relation réflexive.

" Il y a donc aussi quelque chose qui meut, et puisque ce qui est mû et meut est un moyen terme, il doit y avoir un extrême qui meut sans être mû, être éternel, substance et acte pur."³⁵

³² *Méta.* Λ 6 1071 b

³³ *Principes de la philosophie* II. art. 36

³⁴ *Principes de la nature et de la grâce* § 7

³⁵ *Méta.* Λ 7 1072 a

La position certaine (vérité) de cette " substance " ne souffre assurément aucun doute ; elle n'offre pas de prise aux "plus extravagantes suppositions des sceptiques" (Descartes³⁶). Mieux, elle se déduit de ces suppositions mêmes. C'est en effet, pour le redire une dernière fois, la position du relatif qui entraîne celle de l'absolu. Il n'y a donc bien plus rien à réclamer.

" Qu'il y ait une substance qui soit éternelle, immobile et séparée des êtres sensibles, c'est ce qui résulte manifestement de ce que nous venons de dire."³⁷

Tout ce que l'on est en droit d'exiger encore, c'est davantage de précisions, réflexions sur, ou plutôt *de* cet Être, précisions qu'il incombe à la *méta-physique* de fournir, la physique ne nous ayant conduits qu'à sa position.

Introduisant à la pensée du " premier moteur ", la *Physique* s'avère être une science déjà philosophique, mais, dans la mesure où elle se contente d'y introduire, elle n'est pas encore science philosophique « première ».

" La Physique est bien une sorte de Philosophie, mais elle n'est pas la Philosophie première."³⁸

Elle ne pourrait prétendre à ce titre que si et seulement si n'existaient que les substances sensibles. Or, nous venons de le montrer, une telle hypothèse est rigoureusement intenable. Corrélativement la thèse matérialiste, selon laquelle tout est réductible au sensible, est irrecevable : la physique ne détient pas le secret dernier (ou premier) de l'être.

" S'il n'y avait pas d'autre substance que celles qui sont constituées par la nature, la Physique serait la science première. Mais s'il existe une substance immobile [entendons non mue de l'extérieur], la science de cette substance doit être antérieure et doit être la Philosophie première. Et ce sera à elle de considérer l'Être en tant qu'être, c'est-à-dire à la fois son essence et les attributs qui lui appartiennent en tant qu'être."³⁹

Et que révèlent les attributs de l'Être ou de la Substance ? Pour les savoir, il suffit d'exposer ce qui se dégage de sa position même. Requis pour concevoir l'existence même des étants, il ne saurait se confondre avec l'un d'entre eux. A la différence de ceux-ci, l'Être n'est pas compréhensible de l'extérieur, mais exclusivement *par soi* ; bref il est *causa sui*, ce qui est le propre du Désir ou Penser (humain), du Songer, aimerions-nous dire, pour englober les deux. Ces derniers ne se « nourrissent » en effet nullement d'un objet externe, comme le font le besoin ou le sentir, mais et uniquement du manque qu'ils créent eux-mêmes dans le sensible, par la question à laquelle ils le soumettent ; d'où du reste leur caractère infini ou insatiable.

" Or, c'est de cette façon que meuvent le désirable et l'intelligible ; ils meuvent sans être mus."

On en conclura immédiatement que l'Être n'est autre que " le Bien " en sa signification première de Lien –rappelons qu'en grec *Agathon* (Bien) viendrait d'*ageîn*, signifiant conduire- et entendu comme relation à la fois pratique et théorique, car c'est d'un seul et même fondement que s'originent le désir et la pensée humaine.

" Le suprême Désirable est identique au suprême Intelligible."

³⁶ *Discours de la méthode* 4^e Partie pp. 147-148 in *Œuvres et Lettres* (Pléiade)

³⁷ *Méta.* Λ 7, 1073 a

³⁸ *Ibid.* Γ 3, 1005 b

³⁹ *Ibid.* E 1, 1026 a

Ou, et ce serait préférable, étant donné la fréquente confusion entre Désir et Besoin, à l'Être on réservera plutôt le nom d'" Intel-lect ", ce qui présente l'avantage d'en connoter d'emblée le caractère non matériel mais spirituel.

De fait l'" intelligence " ou " la pensée ", et elle seule, témoigne de toutes les qualités d'une relation interne. Davantage, elle *est* cette Relation interne même. Qu'est-ce d'autre d'ailleurs que penser, sinon unir, mais unir sans hiatus ? Penser à quelque chose ce n'est jamais que relier la dite chose à, ou la situer parmi d'autres, soit tisser un réseau signifiant entre les choses. Pour que cette opération ait un sens, on présupposera qu'avant même les choses une à une, existe, au moins virtuellement, le cadre, le lien ou l'« univers », dans lequel elles vont s'insérer. Et comme celui-ci n'est pas inclus dans les choses, force est de dire qu'il est élaboré par, ou plutôt qu'il s'identifie à la Pensée même. De sorte qu'en pensant, la Pensée ne sort jamais d'elle-même, elle ne fait que se préciser. Le véritable « objet » de l'intelligence ou de la pensée n'est pas externe à elle, il est sa propre « objection ». En pensant le monde, la pensée se pense en fait elle-même.

" L'intelligence se pense elle-même en saisissant l'intelligible, car elle devient elle-même intelligible, en entrant en contact avec son objet et en le pensant, de sorte qu'il y a identité entre l'intelligence et l'intelligible."⁴⁰

Ainsi la pensée ne relève d'aucun apprentissage externe. Il n'y a pas de « maître » à penser, si par là l'on entend quelqu'un qui communiquerait ou inoculerait à d'autres la pensée. Celle-ci ne s'enseigne point, à l'instar des faits historiographiques ; elle s'explicite, étant toujours déjà là implicitement, y compris antécédemment à l'homme, si l'on veut, étant néanmoins entendu qu'une époque d'avant la pensée n'est elle-même qu'une hypothèse de la pensée présente.

" Donc l'agent qui fait passer à l'entéléchie (l'acte) ce qui est en puissance, dans le cas de l'être intelligent et pensant, mérite de recevoir non pas le nom d'enseignement, mais un autre nom."⁴¹

Ceux qui « enseignent », on les appellera tout au plus, mais c'est déjà beaucoup, « professeurs » (du lat. *profiteri* : déclarer publiquement) ou « traducteurs » de ce que chacun est censé déjà savoir. La science n'est bien qu'une " réminiscence " (Platon⁴²), en quoi elle est éternelle ou " divine ". On peut donc parfaitement baptiser la Pensée de réalité divine ou " suprême ", les mêmes attributs convenant à l'une et à l'autre.

" L'intelligence suprême se pense donc elle-même, puisqu'elle est ce qu'il y a de plus excellent, et sa Pensée est la Pensée de la Pensée."⁴³

Mais c'est à condition de préciser tout de suite que " la pensée divine " ne fait absolument pas nombre avec " la Pensée " (humaine) tout court.

Bien comprises, ces deux pensées reviennent au même. Il n'y a qu'Une relation et croire le contraire, c'est finalement faire déchoir celle-ci au rang d'*un* être qu'on pourra bien dénommer Dieu, mais il n'en aura alors que le nom ; en réalité il ne sera qu'un terme, tolérant d'autres termes à l'extérieur de lui, tandis que « Dieu », si ce nom a un sens, se doit d'intégrer tous les termes.

⁴⁰ *Ibid.* Λ 7, 1072 ab

⁴¹ *De l'âme* II, 5, 417 b

⁴² *Ménon* 81 d

⁴³ *Méta.* Λ 9, 1074 b

" Revenons donc à notre propos, à savoir qu'il n'y a hors de Dieu aucun objet de sa science, mais qu'il est lui-même l'objet de sa science et même qu'il est sa science " (Spinoza). Bref, Dieu *est* Pensée et partant Vie, non point cependant au sens biologique mais au sens psychique de ce mot : ce qui « anime » ou in-forme tout, ce qui fait de tout *un* Tout, par opposition à une matière informe. On ne concevra donc pas la Vie de Dieu sur le modèle de la vie animale simple. Dieu n'est pas un vivant, il est *la* Vie, un Concept et non un être, fût-il vivant. " Ceux-là parlent donc très bien qui disent que Dieu est la vie." (idem⁴⁴). Et n'est-ce pas très exactement ainsi que s'exprimait Aristote ?

" La vie aussi appartient à DIEU, car l'acte de l'intelligence est vie, et DIEU est cet acte même ; cet acte subsistant en soi, telle est sa vie parfaite et éternelle. Aussi appelons-nous DIEU un Vivant éternel parfait ; la vie et la durée continue et éternelle appartiennent donc à DIEU, car c'est cela même qui est DIEU."⁴⁵

En citant à la fin de son *Œuvre (Encyclopédie)* cette formule du fondateur du *Lycée*, Hegel ne faisait donc que rappeler cette vérité élémentaire et pourtant si oubliée de nos jours : la Vérité est intemporelle, ce qui ne veut pas dire hors du temps mais de tout temps. Loi à laquelle n'échappe pas Aristote lui-même, qui bien souvent, et sans en avoir toujours une conscience claire, « commente » simplement la parole *platonicienne* : hors du concept, point de salut ; qu'on espère donc pas, comme certains, " pouvoir un jour découvrir quelque Atlas plus fort que celui-là, plus immortel, soutenant mieux l'ensemble des choses... que le bien, l'obligatoire, soit ce qui relie et soutient "⁴⁶. Il n'est que l'*Idée* (du Bien, *Agathon*) qui puisse réellement « relier » et faire du monde un « Univers ».

" Tel est le principe auquel sont suspendus le Ciel et la nature."

Seulement si la pensée structure le monde, elle ne saurait, comme certaines formulations hâtives le laisseraient croire, être située hors du monde ; comment l'in-formerait-elle alors ? Et comme il n'est pas davantage question, pour des raisons suffisamment invoquées, de l'inscrire dans le monde, il faut dépasser cette (fausse) alternative pour penser pleinement la Substance, en la « situant » à *la fois* dans et hors du monde : externe aux choses prises une à une, l'*Idée* n'en est pas moins interne au monde pris en tant que tout, puisqu'elle n'en est du reste que la circonscription ou la délimitation. Mais afin de mieux saisir l'« ambivalence » ou le caractère *dialectique* de la substance, demandons-nous tout d'abord si celle-ci est une, et donc être non mondain –les objets du monde étant toujours pluriels- ou multiple, et donc être mondain ou modal, dans la terminologie spinoziste ; question inéluctable, vu qu'elle découle logiquement de la position de la dite substance.

" Faut-il poser cette substance comme une ou comme multiple, et, dans ce cas, quel est le nombre ? C'est une question que nous ne devons pas laisser de côté."

Or il est clair qu'à une telle question ne convient aucune réponse univoque. Car s'il est vrai que la substance (l'Être) est ce qui sous-tend les substances sensibles (les étants), elle s'« exprime » nécessairement *en* ou *par* eux et partant recèle en elle-même une multiplicité, sous peine de ne rien soutenir du tout. Quant au nombre de cette dernière, il est proprement inassignable *a priori*, se confondant avec celui des étants ou des mouvements exprimés, expliqués ou rationalisés, et qui, lui, varie au fur et à mesure du progrès scientifique.

⁴⁴ *Pensées métaphysiques* 2^e partie, chaps. VII et VI, pp. 279 et 277 in *O.C.* (Pléiade)

⁴⁵ *Méta.* Λ 7, 1072 b

⁴⁶ *Phédon* 99 c

Une chose seulement est sûre, la substance s'exprime à proportion des lois astronomiques ou cosmologiques, physiques, dans l'acception large de ce terme – " Ciel " et " Monde " sont pour les Grecs synonymes-, existantes dans un état donné de la science.

" Il est donc manifeste qu'autant il y a de mouvements des astres, autant il doit y avoir de substances, éternelles de leur nature, essentiellement immobiles et sans étendues, à raison de ce que nous avons dit précédemment. ... Mais le nombre de ces translations doit dès lors être examiné à la lumière de ... l'Astronomie ".

Aussi peu importe si ce nombre est présentement de "55" ou de "47", ce n'est qu'un nombre indicatif, provisoire, rectifiable, qu'on ne doit pas "admettre nécessairement", à titre définitif, les disciplines scientifiques ne cessant d'évoluer.

De toute façon, et quel que soit le nombre de lois (substances) connues ou retenues, si ces lois s'avèrent bien des lois (relations), alors, tout en étant multiples, elles convergent infailliblement vers une (unique) loi et s'inscrivent dans une science ou un système d'explication homogène : *une* théorie. La multiplicité des astres ne signifie point une pluralité des astronomies ; une même discipline énonce la loi générale du mouvement des astres, dont toutes les autres lois ne forment que des cas particuliers (spécifiques). Plurielle, la Substance n'en persiste pas moins dans son unité foncière.

" Mais la première Essence, elle, n'a pas de matière, car elle est entéléchie. Donc, le Premier Moteur immobile est un, à la fois formellement et numériquement et par conséquent aussi, ce qui est en mouvement éternellement et d'une manière continue est un. Donc, il n'y a qu'un seul Ciel."

Être para-doxal, le " Ciel ", le " Monde " ou la " Substance " échappe aux dichotomies des êtres (étants) ordinaires. Ni multiplicité (disparate), ni unité (fermée), la Substance recèle pourtant en elle ces deux traits ; elle est donc franchement « contradictoire », mais d'une contradiction articulée, logique. Qu'on n'espère pas trancher celle-ci au bénéfice d'un des traits, la solution que l'on adopterait serait pire que le dilemme que l'on imaginerait ainsi éviter. En effet, en choisissant la multiplicité seule, on rendrait toute loi ou relation (unification), partant toute science impossible, faute de la position d'un " principe " rationnel.

" Si d'ailleurs l'on veut qu'il n'y ait pas d'autres êtres en dehors des êtres sensibles, il n'y aura ni premier principe, ni ordre, ni génération, ni mouvement céleste, mais il y aura principe de principe à l'infini, comme on le voit chez les théologiens et chez tous les physiciens."⁴⁷

Dans cette hypothèse il n'y aurait place que pour une physique toute empirique : pure et simple collection de faits (phénomènes), et non pour une physique rationnelle (scientifique). A la " Fable " (Descartes⁴⁸) structurée que compose cette dernière, se substituerait " une série d'épisodes sans lien entre eux "⁴⁹. Une telle thèse est cependant intenable, car démentie par la moindre " perception " des phénomènes naturels, qui, chez l'homme, ne peut être qu'une perception structurée ou " synthétique " et qui présuppose en conséquence un ordre ou " des principes *a priori* " (Kant⁵⁰) rendant possible cette synthèse même.

"Mais l'observation des faits montre bien que la nature n'est pas une série d'épisodes sans lien, à la façon d'une méchante tragédie."⁵¹

⁴⁷ *Méta.* Λ 7, 1072 b ; 8, 1073 a, 1073 ab, 1074 a et 10, 1075 b

⁴⁸ *Le Monde ou Traité de la lumière* chap. V, p. 343 in *Œuvres I* (Garnier)

⁴⁹ *Méta.* Λ 10, 1076 a

⁵⁰ *C.R.P.* p. 645 (G.-F.)

⁵¹ *Méta.* N 3, 1090 b

Inversement si l'on optait pour l'unité seule, une unité " séparée " de ce dont elle serait censée être l'unification, on rendrait tout aussi impossible la construction d'une physique scientifique effective, dans la mesure où on réduirait alors celle-ci au ressassement stérile (vide) d'une unité dont on ne spécifierait jamais la nature. Une métaphysique séparée de la physique ne déboucherait que sur une morne répétition du même : « Dieu » (la raison) est ..., sans autre explicitation ; autant dire qu'elle se résumerait à un éternel silence ou au vide. On évitera ces impasses en refusant de sacrifier un membre de l'alternative, unité ou multiplicité, à l'autre. Bref on conjointra, au lieu de les scinder, Métaphysique ou "Philosophie première" et Physique ou " Philosophie seconde ", tenant celle-ci pour la suite logique de celle-là, soit pour la science " la plus voisine de la Philosophie "⁵². Ou -mais n'est-ce pas la même chose ?- on comprendra la « méta »-physique non comme une « hyper »-physique mais comme une « trans »-physique, ce qui est en dernière instance le vrai sens du préfixe *méta* en grec.

Science réellement universelle, la Méta ou Trans-Physique se passe d'intitulé particulier. L'hésitation de son rédacteur à attribuer un titre aux écrits que la postérité a nommée *Métaphysique*, trouve là sa justification. Et si le nom de "*Théologie*" a eu finalement sa préférence, c'est parce que, en-deçà des ambiguïtés qu'elle charrie, la Théologie est science de « Dieu », c'est-à-dire science de, ou plutôt du « Tout », signification sise au cœur de toute religion. Loind'être une invention des philosophes, le « pan-théisme », correctement conçu, se retrouve en chacune d'entre elles et en constitue le noyau rationnel.

" Une tradition, venue de l'antiquité la plus reculée et transmise sous forme de mythe aux âges suivants, nous apprend que les astres sont des dieux et que le divin embrasse la nature entière. Tout le reste de cette tradition a été ajouté plus tard, dans une forme mythique, en vue de persuader la multitude et pour servir les lois et les intérêts communs. Ainsi on donne aux dieux la forme humaine, ou on les représente semblables à certains animaux, et l'on y ajoute toutes sortes de précisions de ce genre. Si l'on sépare du récit son fondement initial, et qu'on le considère seul, savoir que toutes les substances premières sont des dieux, alors on s'apercevra que c'est là une tradition vraiment divine."⁵³

Dans son *Traité théologico-politique*, Spinoza ne fera que préciser cette vérité religieuse élémentaire et les modifications qu'elle subit sous la pression d'impératifs politiques ou sociaux. Que tous deux, le philosophe hellène et le philosophe hollandais, aient été néanmoins accusés d'« athéisme » ou d'impiété par la religion officielle -mais cela fut le cas de tout philosophe- doit s'interpréter doublement : comme la marque de la méconnaissance de soi-même de la religion, mais et également, et on omet trop fréquemment cette autre raison, comme la juste revanche de ceux qui ont eu au préalable à souffrir d'une critique bien trop méprisante de la part des philosophes –ce qui se vérifie particulièrement chez le second penseur- lors même que ceux-ci eussent dû être les premiers à reconnaître la « nécessité » d'un certain anthropomorphisme voire d'une dose de fétichisme. Spinoza l'a certes admis dans le *Traité* mais s'est empressé d'oublier dans l'*Éthique* que la personnification et la réification, pour fautives qu'elles soient, n'en sont pas moins des « expressions », dégradées peut-être, mais inévitables de la religiosité. Au demeurant s'il est vrai que " Dieu est partout "⁵⁴ (Spinoza), rien ne saurait être exclu de la science, ni être jugé indigne d'elle.

⁵² *Ibid.* Z 11, 1037 a et A 8, 1073 b

⁵³ *Ibid.* E 1, 1026 a et A 8, 1074 b

⁵⁴ *Pensées métaphysiques* 2^e partie, chap. III. p. 270

"Entoutes les parties de la Nature il y a des merveilles ; on dit qu'Héraclite, à des visiteurs étrangers qui, l'ayant trouvé se chauffant au feu de sa cuisine, hésitaient à entrer, fit cette remarque : « Entrez, il y a des Dieux aussi dans la cuisine ». »⁵⁵

Que ce soit dans la nature ou dans l'homme, rien n'est insignifiant, et surtout pas la religion, pour qui sait « lire » le sens là où le fat ou l'esprit arrogant et superficiel ne soupçonne rien. Or, c'est au contraire, en se penchant sur ce que d'ordinaire on écarte comme négligeable, simplement parce qu'on n'a pas su l'estimer à sa juste valeur, que la science progresse. La psychologie, par exemple, a ainsi rationalisé ce que la médecine tenait pour purs "troubles" accidentels et insignifiants, actes manqués, lapsus, rêves etc. "Au contraire, les matériaux de ses observations [de la psychanalyse] sont constitués généralement par ces faits peu apparents que les autres sciences écartent comme trop insignifiants, par le rebut du monde phénoménal" (Freud⁵⁶). Voudrait-on que la croyance (représentation) religieuse n'ait même pas la consistance d'un rêve ? Il n'est point de phénomène naturel et surtout « humain », l'homme étant par définition un être rationnel, qui ne participe du rationnel, à un degré ou à un autre.

Aussi à l'ultime question « métaphysique » du rapport du " Bien " ou de " Dieu " au monde, on répondra dans les termes mêmes de la question.

" Il nous faut examiner aussi de laquelle des deux manières suivantes la nature du Tout possède le Bien et le souverain Bien, si c'est comme quelque chose de séparé, existant en soi, ou comme l'ordre du tout, ou bien si ce ne serait pas plutôt des deux manières à la fois, telle une armée."⁵⁷

Soit : en examinant chacune des deux possibilités et remarquant qu'elles mènent d'elles-mêmes à la troisième, leur véritable synthèse. L'alternative ou l'antinomie du début s'avérera bien une fausse alternative. " L'Univers " n'est pas plus " un tout " (absolument homogène), qu'il n'est " simplement une série " (absolument hétérogène) ; il forme un Tout différencié. Tant que l'on ne comprendra pas la nécessité de la synthèse, on se condamne à croire les problèmes métaphysiques insolubles, alors qu'il n'en est pas de plus solubles, vu qu'en (cette) Science "il faut que la réponse sorte des mêmes sources que la question" (Kant⁵⁸). Il n'est pas de philosophie « sérieuse » qui n'ait pas admis cela et donc qui n'ait point résolu les difficultés philosophiques. Pour ce faire, il suffit de se départir du défaut des " disputes " ordinaires, le sectarisme. " C'est un défaut qu'on peut remarquer en la plupart des disputes, que la vérité étant moyenne entre les deux opinions qu'on soutient, chacun s'en éloigne d'autant plus qu'il a plus d'affection à contredire " (Descartes⁵⁹).

On transcendera donc la fixité (rigidité) des oppositions habituelles, par la démonstration de la médiation (réciproque) de leurs termes, seule démarche rationnelle authentique (vraie). Et c'est précisément cette démarche qu'a adoptée le Stagirite en sa *Métaphysique* où il « subvertit » ou plutôt « révolutionne » la logique analytique coutumière par la position d'un troisième terme ou d'une troisième valeur, synthèse des deux autres.

" Mais, pour nous, la difficulté est résolue tout naturellement par l'existence d'un troisième terme."

⁵⁵ *Traité sur les parties des animaux* I, 5, 645 a

⁵⁶ *Introduction à la psychanalyse* 1^{ère} partie, 2. p. 16 (Payot)

⁵⁷ *Méta.* Λ 10, 1075 a

⁵⁸ *C.R.P.* p. 406

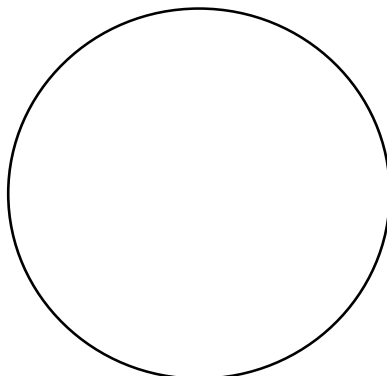
⁵⁹ *Principes de la philosophie*, Lettre-Préface pp. 560-561

Qu'on appelle finalement ce "troisième terme" "matière"⁶⁰ ou esprit est somme toute secondaire, en regard de l'unique chose qui compte ici : qu'il soit entendu que ce terme est « Concept » ou sujet et non chose ou substance, au sens banal de ce mot ; mieux : ce terme est substance et sujet, substance non séparée du sujet qui la pose ou sujet non séparé de la substance qui l'ex-pose. " Selon ma façon de voir, que doit seulement justifier la présentation du système, tout dépend de ce point essentiel : saisir et exprimer le vrai, non seulement comme *substance*, mais encore comme *sujet* " (Hegel⁶¹). Ou, puisque le vocable même de « sujet » véhicule déjà en lui la double signification d'objet –ce dont on parle : le « sujet » d'un discours- et du sujet –celui qui parle : le « sujet » du discours-, on dira que le Vrai *est* le sujet même : Auto-exposition du sens ou de Soi.

Partant le déploiement du vrai est à la fois et en même temps éloignement d'un sens (objet) vers un autre et son retour vers soi (sujet). Double mouvement en un. En s'élevant on redescend. "*Le chemin en haut et le chemin en bas sont un et le même* " (Héraclite). En dépassant, on ne fait que repasser par son propre point de départ. Tel est le paradoxe du sens ou du « sujet » : sa progression signifie immanquablement une régression vers soi. Le processus signifiant, et corrélativement la science ou la philosophie qui n'en est que l'effectuation, épouse en définitive la forme d'un cercle, la fin de la figure circulaire coïncidant justement avec son début. "*Dans la circonférence d'un cercle, le commencement et la fin se confondent* " (idem).

S (Science)

S (sensible)



S' (Savoir)

· Du sens et donc de la philosophie on ne sort jamais. Qu'on le veuille ou non, qu'on en ait ou pas conscience, on est nécessairement pris dans son cercle ou parcours, dès lors qu'on profère la moindre parole. Nul ne saurait y échapper complètement : on ne peut pas ne pas philosopher. "*La pensée est commune à tous*" (idem⁶²). Ne reste que ce seul choix : philosopher/penser plus ou moins conséquemment ou consciemment. Platon aura été le premier à le faire en toute lucidité

⁶⁰ *Méta.* Λ 10, 1075 a et 2, 1069 b

⁶¹ *Phénoménologie de l'esprit I, Préface* p. 17

⁶² *Frag^{ts}* 60, 103 et 113

–" Avec Platon commence la science philosophique en tant que science " (Hegel⁶³)-
et Aristote, malgré sa virulente et injuste critique de la théorie des *Idées*, aura reconnu
dans l'œuvre de son professeur la préfiguration de son propre discours :

" Nous, Platoniciens "⁶⁴.

" De l'Académie au Lycée " (Platon⁶⁵) et de manière plus générale du « platonisme » à toutes
les philosophies postérieures, la distance est bien moins grande qu'on ne le croit trop souvent.
La *Dialectique* n'est-elle pas au demeurant l'essence du *Dialogue* humain⁶⁶ ?

J. Brafman

(Article paru dans *Revue de Métaphysique et de Morale* n° 4/1981)

⁶³ *H.Ph.* III, p. 389

⁶⁴ *Méta.* A 9, 990 b

⁶⁵ *Lysis* 203 b

⁶⁶ Vide notre étude *Philosophie Dialectique et Dialogue* in *Revue de Métaphysique et de Morale* n° 1/1970